

***Italien pour débutants* de Lone Scherfig ou de quelques vertus du bilinguisme**

Georges Desmeules

Numéro 126, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55853ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desmeules, G. (2002). Compte rendu de [*Italien pour débutants* de Lone Scherfig ou de quelques vertus du bilinguisme]. *Québec français*, (126), 98-99.

de LONE SCHERFIG

Italien pour débutants ou de quelques vertus du bilinguisme

par Georges Desmeules*

L'histoire se déroule dans un pays à l'hiver interminable, met en scène des personnages marqués à des degrés divers par la religion et fascinés par un pays du Sud, dont tous ne maîtrisent pas la langue, bien qu'ils s'y affairant diligemment. On devine, dès le titre et le nom de la réalisatrice, qu'il ne s'agit ni du Québec, ni des États-Unis ni encore moins de l'anglais, dans le cas qui nous intéresse, mais bien du Danemark, de l'Italie et de l'italien. Toutefois, si on ne retrouve pas chez Lone Scherfig, lauréate de nombreux prix (Ours d'argent à Berlin en 2001, Prix du public à Paris en 2001, Dauphin d'Or, toujours la même année),



un débat autour de la question identitaire nationale, il n'en reste pas moins que la pratique religieuse joue un rôle essentiel dans ce film, troisième production cinématographique inspirée du Dogme, un ensemble de principes établis par quelques cinéastes danois.

Le Dogme est-il une religion ?

La naissance d'une nouvelle esthétique promet toujours des débats croustillants, voire de belles guerres de clocher pour le chroniqueur en herbe qui sommeille en tout cinéophile. Après Lars von Trier et Thomas Vinterberg, Scherfig accepte que son nom ne figure pas au générique car, comme tout réalisateur « Dogm[atique] », elle s'interdit tout goût personnel, jure de ne plus être artiste, de s'abstenir de créer une œuvre. L'anonymat paraît bien sûr difficile à préserver, l'évidence parle d'elle-même, mais correspond au désir de s'éclipser derrière les personnages et leur quête de vérité.

Les réalisateurs fidèles au Dogme s'insurgent contre les dérives technologiques et la prévisibilité des intrigues, tendances du cinéma contemporain, un médium de plus en plus accessible. Créant une nouvelle « avant-garde », ils s'imposent des règles strictes de création, règles quasi oulipiennes. Ainsi la bénédiction « Dogme » s'obtient en tournant un film en décor réel et caméra à la main, format 35 mm et en couleurs. Aucun éclairage artificiel n'est permis et seul

le son direct (la musique est interdite si elle n'est pas jouée sur scène) peut agrémente la bande sonore. Les costumes et les accessoires ne sont pas autorisés non plus, à moins qu'on les trouve sur les lieux choisis pour le tournage. D'ailleurs, les comédiens ne reprennent pas les scènes, on se contente (semble-t-il) d'une seule prise. Côté scénario, les films de « genre » ou d'action, les meurtres et autres péripéties balistiques sont formellement interdits. Enfin, le tournage doit se réaliser dans l'ordre logique des séquences de l'intrigue.

Le résultat, à tout le moins chez Scherfig, se rapproche beaucoup du théâtre filmé, mais avec une intensité supplémentaire que permettent le plan rapproché et le gros plan. De plus, le fait que la réalisatrice ne tourne chaque plan qu'une seule fois rend le jeu des comédiens, dans ses imperfections même, criant de vérité. Cette contrainte interdit apparemment aussi l'interaction de nombreux personnages, mais permet par contre de mettre en scène l'introspection. C'est peut-être pourquoi son film savoureux porte d'abord sur deux thèmes bien précis : la crise de la foi et le désir amoureux.

Sacerdoce et bonnes manières

Le prêtre protestant d'une banlieue danoise anonyme a perdu la foi. C'est arrivé il y a maintenant quatre ans, à la mort de sa femme, mais il refuse toujours de quitter le presbytère. On y reviendra. Son



jeune remplaçant, Andréas (Anders W. Berthelsen), tout juste ordonné, se relève quant à lui tant bien que mal de la mort de son épouse, survenue six mois auparavant. On apprend qu'elle souffrait de schizophrénie et on devine son suicide. Titulaire temporaire de cette chaire, il aura fort à faire car son prédécesseur s'ingénie à torpiller les cérémonies religieuses, faisant fuir les fidèles, moins nombreux que le personnel de l'église.

Forcé pour l'heure de s'installer à l'hôtel, Andréas y rencontre quelques-uns des personnages plus ou moins désœuvrés qu'il aura, on s'en doute, à confesser en temps opportun. Il y découvre aussi l'engouement pour les leçons d'italien offertes à la mairie et plus populaires que son sacerdoce. Mais ces leçons n'ont de profane que l'apparence. En effet, l'officiant de cette cérémonie cathartique hebdomadaire est un italo-phon libidineux aux allures de Tom Jones ou de prêcheur américain, qui regarde frétiller ses fidèles en les faisant rêver à une chambre avec un lit pour deux dans une pension sous le chaud soleil italien. Il s'émoustille lui-même tant et si bien qu'à l'arrivée de la charmante Olympia (Annette Stovelzbaekn), nouvelle fidèle et boulangère de son état qui trouve dans le cours un exutoire à l'existence terne qu'elle mène auprès d'un père aigri, il fait une crise cardiaque. Exit les cours d'italien.

C'est sans compter sur un autre des italo-philés, l'impertinent Hal-Finn (Lars Kaalund), ainsi surnommé non pas parce qu'il est à demi Finnois, mais bien en vertu de la demi-finale de championnat de soccer à laquelle il aurait autrefois participé. Hal-Finn doit être mis à la porte du restaurant de l'hôtel, car il houspille constamment les clients. Il leur reproche leurs mauvaises manières, ne craignant rien ni personne, pas même les très corpulents choristes de la paroisse. À l'observer, on apprend à ne pas mettre ses pieds sur les chaises, ni ses ustensiles souillés sur la nappe, à ne pas commander à contretemps ; on découvre enfin qu'il ne se décide pas à aller se faire couper les cheveux et, surtout, qu'il a le béguin pour la coiffeuse du coin, la belle Karen (Ann Eleonora Jorgensen), affligée d'une mère alcoolique et acariâtre. Hal-Finn possède également un don pour les langues, don qu'il semble avoir affiné au cours d'échanges pimentés avec Giulia



La bénédiction « Dogme » s'obtient en tournant un film en décor réel et caméra à la main, format 35 mm et en couleurs. Aucun éclairage artificiel n'est permis et seul le son direct (la musique est interdite si elle n'est pas jouée sur scène) peut agrémenter la bande sonore. Les costumes et les accessoires ne sont pas autorisés non plus, à moins qu'on les trouve sur les lieux choisis pour le tournage...

(Sara Indio Jensen), la superbe serveuse italienne, qui en pince quant à elle pour Jorgen Mortensen (Peter Gantzer), un employé timoré qui ne demanderait pas mieux que de vaincre ses complexes, peut-être fondés sur des bases religieuses.

Une part du drame de Jorgen vient du fait qu'il est chargé de congédier son ami Hal-Finn. L'autre part, la principale, vient de l'impuissance sexuelle dont il souffre depuis maintenant quatre ans, qu'il attribue à un accident sportif et que Giulia aimerait bien soigner (on se doute bien qu'elle parviendra à ses fins). Quant à Hal-Finn, il se retrouve vite un emploi puisqu'il devient titulaire de la chaire italienne des cours du soir de la municipalité, cours où se retrouvent désormais tous les membres de cette étrange famille, en plus des quelques femmes qui constituent également le public clairsemé de l'église.

Une de perdue, deux de retrouvées

Inévitablement, les liens entre professeur et étudiants se resserrent. Surtout qu'Olympia et Karen vivent toutes deux un deuil, l'une de son père, l'autre de sa mère et qu'elle se découvre sœurs lors de funérailles chaotiques officées par Andréas. Tous ces deuils s'ajoutent aux cérémonies coutumières de plus en plus courues qui font du jeune prêtre taciturne et compréhensif un candidat logique à la permanence dans la paroisse. La confiance qu'il inspire en fait le récipiendaire attiré des confidences de tout un chacun, mais il garde pour lui le secret de la confession et celui de son affection pour Olympia.

Bref, si la mort d'une mère permet à deux sœurs de se retrouver, c'est en par-

tie parce que sa fille a posé un geste de compassion en augmentant la dose de morphine qu'on lui administrait, et si Jorgen souffre de désarroi sexuel, c'est peut-être parce qu'il est, directement ou non, responsable de la mort de la femme du prêtre original, dont la disparition, quatre ans plus tôt, coïncide avec le début de ses problèmes. Si *Italien pour débutants* a un sens profond, il se situe justement ici, dans l'apprentissage par des protestants de la cérémonie du pardon catholique romaine, dans la découverte que le bonheur réside dans l'ouverture à l'autre. Et les six protagonistes, formant désormais trois couples apparemment harmonieux, scelleront ce nouvel art de vivre lors d'un voyage en Italie, à Venise plus précisément, où leurs connaissances plus ou moins adéquates de la langue seront enfin mises à profit. Ces débutants, tant dans l'amour que dans une langue faite pour exprimer les émotions, parviennent au bonheur grâce aux bons offices de la seule étrangère du groupe, la seule qui n'a pas besoin de leçon d'italien.

Il ne faut toutefois pas croire que cette conclusion verse dans le sirupeux. Il y a ici une ironie, presque québécoise dans sa thématique, qui semble montrer que le sentiment de culpabilité, ce malaise généralisé ressenti dans la grise banlieue, n'attend que le soleil et l'argent (quelques-uns se découvrent plus riches qu'ils ne le croyaient vers la fin du film) pour se dissiper. Bref, si le *Dogme* s'oppose aux films de genre, le temps dira s'il a ou non inspiré un nouveau culte.

* Professeur au cégep François-Xavier-Garneau